

L'ANNONCE

MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

L'ANNONCE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel,
un département de Meta-Éditions, 2009
7, rue des Canettes, 75006 Paris
ISBN : 978-2-283-03714-0

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*

Pour Jacotte et Marcus

Le papier est bon âne.
Ce qu'on lui met sur le dos, il le porte.

PROVERBE

Annette regardait la nuit. Elle comprenait que, avant de venir vivre à Fridières, elle ne l'avait pas connue. La nuit de Fridières ne tombait pas, elle montait à l'assaut, elle prenait les maisons les bêtes et les gens, elle suintait de partout à la fois, s'insinuait, noyait d'encre les contours des choses, des corps, avalait les arbres, les pierres, effaçait les chemins, gommait, broyait. Les phares des voitures et le réverbère de la commune la trouaient à peine, l'effleuraient seulement, en vain. Elle était grasse de présences aveugles qui se signalaient par force craquements, crissements, feulements, la nuit avait des mains et un souffle, elle faisait battre le volet disjoint et la porte mal fermée, elle avait un regard sans fond qui vous prenait dans son étau par les fenêtres, et ne vous lâchait pas, vous les humains réfugiés blottis dans les pièces éclairées des maisons dérisoires. Au début, en juin,

en juillet, tout avait été tellement nouveau dans ce pays stupéfiant sous la lumière débridée qu'Annette n'avait pas vu, pas senti. Sauf un soir ; plus tard en hiver, au plus noir de février, elle s'était souvenue du lundi de juillet où avait éclaté le seul véritable orage de ce premier été si sec et si chaud. Paul l'avait dit vers cinq heures, ça serait sévère, il faudrait débrancher la télé, une fois, l'autre année, on ne savait plus quelle année, les oncles avaient dû remplacer le poste. L'orage avait été pour Annette et Éric un spectacle neuf et sauvage, ils avaient attendu dans la pièce dévorée d'ombre, en retrait des trois fenêtres dont les vitres tremblaient, ils avaient attendu sans rien reconnaître du pays parcouru de convulsions violentes et noyé sous une pluie brutale, épaisse, grise, horizontale. Paul était remonté de l'étable un peu plus tôt, se réjouissant de n'avoir plus d'herbe fauchée ni de récoltes d'aucune sorte à la merci des aléas météorologiques ; il avait allumé le plafonnier et raconté les folies de Lola, la chienne, que tout orage, si modeste fût-il, poussait à d'étranges extrémités ; elle était pour l'heure en bas, réfugiée et réduite à sa plus mince expression, pliée en mille sous l'évier dans le placard des produits de ménage qu'elle avait dévasté sans vergogne

pour s'introduire en son tréfonds. On avait ri et mangé distraitement en comptant les éclairs, tandis que Paul racontait comment les oncles, quand ils étaient jeunes, avaient vu le trait de feu de la foudre traverser de part en part la grande salle, de la porte à la fenêtre du fond dont les montants vermoulus avaient été arrachés. Les oncles, les deux, parlaient avec les mêmes mots empesés d'une révérence sourde de cet orage du trait de feu qui leur avait tué trois bêtes jeunes dans le pré du haut. Un peu avant huit heures, le vacarme s'exaspérant, la lumière, après quelques intermittences prémonitoires, s'éteignit, et Paul, impérial, alluma les trois bougies qu'il avait, au moment de passer à table, extraites du tiroir des réserves. Éric s'inquiétait de Lola, on le devinait aux aguets, désarmé par cette brutale défection de la chienne. Dès le premier jour ils s'étaient entendus ; dès le premier soir Éric avait pu prendre Lola dans les bras au grand dam de Nicole, la sœur de Paul, qui s'était étonnée à bas bruit derrière sa frange raide, de voir ainsi conquise, éprise et embrassée, cette bête rétive que l'on avait eu toutes les peines du monde à dresser et qu'il ne faudrait pas déranger en lui faisant trop de manières maintenant qu'elle commençait

à aller aux vaches comme il faut et à se rendre utile, ce qui était le rôle des bêtes dans une ferme ; le gamin devrait le comprendre, à la campagne les bêtes travaillaient on les nourrissait pour ça et pas pour rien ou seulement pour la compagnie comme en ville où on avait les moyens peut-être. Le lendemain du grand orage, après une courte nuit hachée de réveils solitaires auprès de Paul enfoncé dans un sommeil parfait, Annette s'était étonnée de retrouver chaque chose à sa place, les arbres de la cour, le portail du jardin, le toit du hangar, les brassées de phlox à peine chiffonnées, et plus loin vers le Jaladis, le friselis des bois impavides. Comme cet orage d'apocalypse, les nuits de l'automne et de l'hiver laissèrent d'abord Annette sans recours. Elle résista, elle ne voulait pas être emportée, elle ne le serait pas ; Paul tenait à ses trois fenêtres nues, sans rideaux, luxe qu'autorisait, en un pays où chacun se souciait de n'être pas vu, la situation de la maison à la sortie du hameau, et le fait d'avoir contre l'avis de la tribu élu définitif domicile à l'étage, autant dire dans la grange. Annette comprenait que voiler les fenêtres, les accabler de rideaux serait pour Paul une lourde concession à la loi commune et pour elle l'aveu d'une défaite. Il fallait supporter, et trouver le

nécessaire secours dans les gestes prévus et répétés de tâches repoussées jusqu'à ce moment fatidique, dans la présence d'Éric qui rentrait de l'école vers cinq heures, ou, en dernière extrémité, dans le ronronnement commode de la télévision. Elle n'aurait pas imaginé ça, cette lutte contre la marée galopante qui, dès le milieu de l'après-midi, sourdait de toutes parts, et ne refluit pas, ne cédait pas. On n'avait pas les moyens de juguler, c'était organique et souverain, brutal et sans appel. Annette allumait les lumières de la pièce et avait disposé une lampe de chevet trapue et jaune près de la fenêtre du milieu, la plus nue entièrement vouée aux prés et aux bois, à ce moutonnement dru dont la seule vue à certaines heures la terrassait de frissons. Paul ne dit rien les premiers soirs et demanda ensuite pourquoi, à cet endroit, cette lampe qu'il voyait depuis les hangars. Annette aurait voulu expliquer, raconter ; Bailleul ou Armentières, les petites villes où elle avait grandi, vécu, et l'éclairage public qui, fût-il chiche, contenait la nuit la perçait l'écharpait, même si, contrainte et traquée, elle trouvait encore refuge dans certaines rues écartées privées des plus récentes commodités. Annette aurait voulu mais toujours les mots manquaient. Elle avait

seulement parlé d'une façon de rendre la maison accueillante et d'un usage transmis par sa mère. Plus tard elle avait pensé à la dépense supplémentaire, et surtout à Nicole qui remarquerait la lampe et ferait ses commentaires aux oncles. On le saurait, les oncles glisseraient une réflexion ; pas une question. Ils ne posaient pas de questions à Annette et à Éric, ils leur parlaient comme s'ils eussent été très loin et semblaient regarder autre chose au travers de leurs deux corps étrangers, tombés d'ailleurs, du nord du monde de la ville, par le vouloir radical et le singulier truchement de Paul, le neveu, qui n'avait pas su rester sans femme. Il n'en était pas à sa première tentative. Après avoir couraillé de-ci de-là comme font les jeunes dans les bals, il avait avant même la trentaine signifié aux oncles qu'il ne serait pas sur ce point leur digne émule, qu'il ne les suivrait pas pour finir seul avec sa sœur à Fridières, confit en ordinaire insularité. Par Nicole ou par lui, voire par les deux, du sang neuf entrerait dans la maison ; et il avait présenté une Sandrine de vingt ans. Pour elle, une fille de postier qui étudiait à Aurillac et deviendrait infirmière, il avait promptement éventré la grange et bâti le logement de l'étage, travaillant le jour et la nuit, abîmé pendant près

de deux ans dans son chantier quand il n'était pas à l'étable, ou dans les prés, ou sur les machines. La demoiselle, car demoiselle il y avait, menue, ne tenant pas en place, rieuse, la voix haut perchée, s'établirait en libéral à Fridières et sillonnerait sans faiblir les routes de ce canton où des vieillards de plus en plus nombreux et accablés d'abandon ne manqueraient pas de faire appel en foule à ses diligents services. Les oncles, peu soucieux de défier sur ce chapitre délicat un neveu éperdu de certitudes, laissèrent la jeunesse s'ébaubir et n'eurent pas la cruauté de triompher ouvertement quand Sandrine, dépêchée en stage à Brive, jeta son dévolu sur un pharmacien confortable. L'hiver fut rude ; hébété, Paul eut trente ans et s'obstina à camper seul dans les vastes pièces taillées pour un autre usage. Au printemps il devint sauvage et sa rage s'abattit sur le travail et sur les méthodes périmées des oncles qui en usaient comme des brutes médiévales et devraient se soumettre ou se démettre. On se cabra, on éructa, on lança de fortes paroles ; Paul trouva à qui parler, Nicole joua sa partition, l'attelage vacilla. Le voisinage, averti bien que clairsemé, compta les points, avant que, au long de l'hiver suivant, l'affrontement atavique ne s'apaisât en

un très prévisible statu quo, chacun et tous, jeunes et vieux, les quatre, étant là, entre bois terres bêtes et bâtiments, attachés tenus enserrés et livrés pour le temps de leur vie, Paul et Nicole l'apprenaient, à des forces antédiluviennes qu'ils n'auraient pas su nommer. Si Paul eut d'autres amours sans doute, il n'en dit rien et sembla aborder en célibataire résigné les fâcheuses brisées de la quarantaine. Aussi la muette stupeur des oncles n'eut-elle d'égale que celle de Nicole lorsque, à quarante-six ans révolus, il annonça en trois phrases, après le café, le premier dimanche d'avril, très exactement le dimanche des Rameaux Nicole s'en souvenait, qu'il ferait pendant le printemps quelques travaux d'aménagement à l'étage où, fin juin, viendraient vivre avec lui Annette, une femme de trente-sept ans originaire de Bailleul dans le Nord, et son fils de onze ans, Éric, qui entrerait en septembre au collège de Condat en sixième.

En juin le pays était un bouquet, une folie. Les deux tilleuls dans la cour, l'érable au coin du jardin, le lilas sur le mur, tout bruissait frémissait ondulait ; c'était gonflé de lumière verte, luisant, vernissé, presque noir dans les coins d'ombre,

une gloire inouïe qui, les jours de vent léger, vous saisissait, vous coupait les mots, les engorgeait dans le ventre où ils restaient tapis, insuffisants, inaudibles. Sans les mots on se tenait éberlué dans cette rutilance somptueuse. C'était de tout temps, cette confluence de juin, ce rassemblement des forces, lumière vent eau feuilles herbes fleurs bêtes, pour terrasser l'homme, l'impétrant, le bipède aventuré, confiné dans sa peau étroite, infime. L'œil s'épuisait à ne rien saisir ; des odeurs s'affolaient, de foin de terre noire de chemins creusés de bêtes lourdes. Les portes de la voiture avaient claqué sur les aboiements de Lola, la chienne qui frétillait aux pieds du maître, bridée par lui, empêchée de flairer et de fêter les étrangers, comme elle aimait à le faire, accorte, la gueule fendue d'un sourire rose et blanc, saisie d'une irrépressible alacrité dès lors qu'un véhicule daignait s'arrêter dans la cour et y déverser sa précieuse cargaison. La cour était vide, ourlée de vent vert, écrasée de soleil neuf. Paul s'était d'abord tenu là, apaisant la chienne, lui parlant lui disant, c'est Annette c'est Éric ils vont habiter ici avec nous. Ils étaient restés les trois debout dans la lumière folle. La chienne avait léché les mains du garçon qui ne bougeait pas, et les yeux agrandis, buvait tout,

la cour les arbres le trou noir du vieux four à pain où l'on remisait les outils, et les cages des lapins contre le mur du fond. Il s'était avancé vers ces bêtes connues, se plantant devant elles, comme enfoncé soudain dans la contemplation de leurs soubresauts, remuements et autres obscurs agissements. La chienne l'avait abandonné pour se tourner vers la femme dont les chevilles et les mollets blancs méritaient une indubitable attention, tout cernés qu'ils fussent de valises, de sacs, de cartons, que l'homme, le maître, empoignait fermement, les deux, l'homme et la femme, s'abîmant dans une commune agitation, entre voiture et maison, maison et voiture, tandis que le garçon leur tournait le dos, la nuque pâle et ployée, les bras lâchés le long du corps. La femme s'affairait, s'appliquait, pour que tout se fasse, pour que tout soit rentré, remisé, avant la très officielle présentation aux oncles et à la sœur, pour l'heure embusqués dans la cuisine, et qu'elle allait connaître, découvrir ; Paul lui en avait parlé, en courtes phrases serrées d'abord, dès la première fois au téléphone, et ensuite quand ils s'étaient vus, disant qu'il ne vivait pas seul dans la ferme mais avec sa sœur, Nicole, de onze mois plus jeune, et les oncles, l'aîné Louis, et Pierre, quatre-vingts et quatre-vingt-un ans, qui

possédaient les terres et les bâtiments et avaient toujours habité là, étaient nés là. Il avait expliqué ; Nicole s'occupait de tout dans la maison pour eux les trois hommes, elle avait son permis, elle était très indépendante, et emmenait aussi les oncles, qui n'avaient jamais été bons chauffeurs, chez le médecin ou au Crédit. Les autres vieux du hameau et des environs, qui n'avaient pas d'enfants à proximité, comptaient sur elle pour les courses d'épicerie que l'on ne pouvait pas faire sur place au camion du père Lemmet ou pour les médicaments par exemple. À Nevers quand ils s'étaient rencontrés, en novembre, il avait beaucoup parlé de la sœur. Elle était comme sa jumelle, leurs parents les avaient laissés les deux ensemble à seize et dix-sept ans chez les oncles qui ne s'étaient pas mariés et n'avaient pas d'enfants. Ils étaient habitués, ils passaient toutes les vacances à Fridières. Les parents les casaient là, le père travaillait sur les routes, et la mère était débordée avec les cinq, deux garçons trois filles, qui venaient derrière, c'était trop d'enfants de tous les côtés pour un salaire de cantonnier et des ménages à droite et à gauche ; la mère ne pouvait pas être tout le temps dehors, chez les uns et chez les autres, elle avait déjà plus qu'assez à faire chez elle, et ces deux-là, Paul et

Nicole, étaient venus trop tôt trop vite ; la mère et le père avaient dix-neuf ans et vingt ans, pour Paul il avait fallu se marier en vitesse, c'était rare à cette époque, personne n'était content, on avait eu la noce triste ; on avait d'abord pris un petit fermage en catastrophe, ensuite le père avait trouvé cette place de cantonnier qui lui plaisait bien, il n'aimait pas le travail de la terre et encore moins celui des bêtes. On avait habité dans le bourg, une maison humide et froide, les autres enfants étaient nés, trois ans après Nicole un tous les dix-huit mois ou presque. Paul se souvenait, il avait craché tout ça par morceaux, par blocs erratiques, comme abasourdi lui-même de se découvrir sur le tard si encombré d'images rugueuses. Elle écoutait en le regardant au visage, en regardant ses mains aussi, posées, qu'il avait fortes, longues bien que carrées, puissantes, étonnamment soignées ; elle comprendrait plus tard à Fridières quand elle le verrait, plusieurs fois par jour, les laver tourner et retourner sous le robinet de l'évier, comme les massant, et ne manquant jamais, avant de repartir pour l'étable, les prés ou la grange, de les enduire d'une sorte d'onguent gris qu'il appelait la graisse à traire et dont il oignait aussi le pis des vaches. Elle apprendrait ça, la graisse à traire et le pis fragile des vaches. À

Nevers, quand il avait parlé, confiant et assoiffé, les mains posées, elle avait senti quelque chose se serrer dans son ventre, au fond au fond ; surtout quand il avait dit que la sœur et lui, Nicole et lui, avaient été laissés là chez les oncles comme des petits d'une portée trop nombreuse. Leur mère n'était pas très âgée, elle vivait encore, la tête perdue après une sorte d'attaque, dans une maison de retraite d'Issoire où habitait une sœur puînée. Le père était mort depuis longtemps. Les relations avec les cinq frères et sœurs plus jeunes s'étaient distendues, ils n'étaient pas paysans, aucun des cinq, ils avaient métiers et maisons et enfants près de Lyon, Saint-Étienne et Clermont-Ferrand. Un frère et sa femme avaient gardé le bien des parents, une bicoque de bourg étroite et rechignée. Paul, qui passait parfois devant la maison en voiture, ne s'arrêtait pas, n'entrait pas, même quand, pendant deux ou trois semaines en août, les volets s'ouvraient sur une courette goudronnée où s'alignaient au cordeau quatre pots de géraniums ou de pétunias. Au moment où la mère avait été placée en maison, une machine à laver et une gazinière usagées leur étaient échues en partage à eux, les deux de Fridières. Paul et Nicole n'avaient besoin de rien, ils auraient le bien des oncles, terres et bâtiments, ça venait

du côté de la mère née elle aussi à Fridières, sortie de là-haut pour tomber enceinte à dix-huit ans, seule fille et tard venue après les oncles de quatorze et quinze ans ses aînés ; mieux valait ne pas reparler du partage entre la mère et ses frères. Paul et Nicole n'avaient pas eu à batailler, comme les autres, pour se faire une place ailleurs, chez des étrangers, avec un vrai patron et un loyer et des traites à la fin du mois ; ils s'étaient retrouvés casés là-haut, sans se donner trop de peine, à travailler tranquillement, avec la télé, les voitures et tout le confort ; les paysans vivaient comme tout le monde maintenant, même dans ces coins perdus, et les oncles, qui étaient de vieux célibataires organisés, aimaient leurs aises, on savait qu'ils avaient fait installer le chauffage central, et une salle de bains, et la parabole ; on n'allait pas laisser des parts d'héritage à des gens qui touchaient, en plus, toutes ces primes pour l'agriculture de montagne, et s'arrangeaient toujours pour crier misère, non mais alors.

Nicole s'occupait des vieux de très officielle façon, ses prestations tarifées étant encadrées par une association qui agissait dans tout le

département en faveur des personnes seules, isolées, plus ou moins âgées, mais dont l'état de santé physique et mental autorisait le maintien à domicile. Pour les femmes comme elle, sans formation ni expérience professionnelle reconnue, c'était une aubaine, une fière occasion qu'elle sut saisir, ne renâclant pas à accomplir, nécessité faisant loi, des tâches peu ragoûtantes ou singulières. On n'avait pas les moyens dans sa situation de jouer les mijaurées de salon ; elle remplit son carnet de bal et visita dûment ses ouailles, preste, affairée, d'autant plus attendue qu'elle était une vivante gazette et s'entendait à discuter avec passion des affaires du pays, grandes ou petites, considérables ou mineures. On avait confiance, elle n'oublierait pas le traitement pour la tension et penserait aussi aux trois pieds de salade à repiquer dont elle ne savait plus que faire à Fridières avec ces acharnés du jardin qu'étaient les oncles. Nicole connaissait la carte et les gens et c'était autre chose qu'une étrangère qui n'aurait pas su prendre langue ou se serait effarouchée à la première neige. On la réclamait, elle le savait et, toisant Annette du haut de son piédestal de femme qui gagne son argent, elle en tirait une sorte d'orgueil dont les oncles ne manquaient pas de se gausser à

la première occasion, répétant à l'envi qu'ils avaient, à domicile et sans bourse délier, la meilleure infirmière et dame de compagnie et lectrice distinguée des trois cantons. L'entrée en lice de la singulière Mimi Caté leur avait en effet fourni, des années avant l'arrivée à Fridières des deux étrangers importés du Nord, un supplémentaire sujet de sempiternelle glose railleuse. Il ne fallait pas confondre la Mimi Caté avec la Mimi du Bourg, ou la Mimi Santoire des Chazeaux, d'où l'adjonction solidement ancrée dans les mœurs du sobriquet limpide de Caté, attaché à la maisonnée depuis qu'une arrière-grand-tante de ladite Mimi, restée fille, était tombée en grave dévotion, secondant le prêtre de la paroisse dans la délicate mission d'inculquer à la jeunesse les rudiments de la religion avant de s'abîmer, corps et biens de famille compris, à plus de quarante ans, dans un lointain carmel de l'Est de la France. De cette Mimi Caté surgie dans le hameau à un âge incertain, on ne savait à peu près rien ; on parla de retraite et de divorce, on s'exaspéra en vain avant de s'habituer à la voir vieillir, seule et peu amène, entre sa maison minuscule et les enclos pentus qui la flanquaient, enclos qu'elle sut transformer, diligente et infatigable, en potagers plantureux.

Si elle ne catéchisa point les enfants, elle éleva volailles et lapins, vivant chichement, du moins le supposait-on, de revenus incertains et de la vente de ses produits dont la merveilleuse réputation eut tôt fait de se répandre ; les épouses cossues des vétérinaires, médecins et autres notables des environs se fournissaient chez elle, venant à domicile quérir les paniers garnis tant il eût semblé incongru de voir la revêche Mimi Caté tenir un étal en un quelconque marché. Dépourvue d'homme, sans mari sans fils sans frère ni beau-frère, sans mâle protection d'aucune sorte, elle stupéfia la contrée, faisant l'homme et la femme, coupant son bois pour l'hiver et peaufinant la terrine de lapin, magistrale et vaguement crainte pour cette maîtrise silencieuse qui dépassait d'autant plus l'entendement ordinaire qu'elle n'eut jamais ni télévision, ni radio, ni voiture. On la savait abonnée à *La Montagne*, l'écho des confins venait à elle par cette unique voie, et l'on apprit par Nicole qu'elle y goûtait au premier chef les pages de politique française et d'actualité internationale, comptant pour billevesées les fastes tombolas de la maison de retraite de Riom-ès-Montagnes et autres minces dithyrambes consacrés à la fête du Bleu d'Auvergne ou aux championnats régionaux de

basket-ball. En sa quatre-vingt-deuxième année, la Mimi Caté, par ailleurs svelte et vigoureuse, ferme en ses chairs et altière en son port, fut frappée de quasi-cécité, sans doute à la suite d'un léger accident vasculaire qu'elle ne voulut pas considérer. On la retrouva égarée dans son carré de pommes de terre, elle fut emmenée à l'hôpital de Saint-Flour et en revint promptement, réorganisant aussitôt sa vie domestique, la resserrant autour de la maison, du dedans, comme un marin sait carguer les voiles par gros temps, s'inventant des repères familiers, le tout sans plainte ni commentaire puisqu'elle vivait sans oreille pour les recueillir. Mais la Mimi Caté, toute puissante et insensée qu'elle fût, ne pouvait rien contre les signes grisâtres qui marbraient désormais pour elle les pages du journal. Le spectacle du monde lui était retiré et cela lui sembla si insupportable qu'elle demanda à Nicole, elle l'intraitable Mimi Caté, de venir lui donner lecture, une fois par jour, à l'heure de sa convenance. L'affaire fit grand bruit ; l'irréductible Mimi Caté avait refusé l'aide-ménagère proposée par la commune, mais s'appêtait à rémunérer les services d'une lectrice, une heure par jour et six jours par semaine. Nicole, qui en plus de vingt ans de voisinage n'était

jamais entrée chez la Mimi Caté, raconta la tenue parfaite de la maison et sa nudité, qui la changeait des invraisemblables capharnaüms crasseux qu'elle découvrait parfois chez d'autres navrés de la vieillesse dont elle avait à s'occuper, des vieux garçons, il est vrai, pour la plupart ensauvagés de solitude et de boisson après la mort des parents. En quatre ans et huit mois de service chez la Mimi Caté, jamais Nicole n'eut à donner le moindre coup de balai, chiffon, ou éponge, ni à pallier par un achat anodin un éventuel oubli auprès du père Lemmet, l'épicier-boulangier ambulant dont la Mimi était une infallible cliente. Chaque jour, entre onze heures et midi, Nicole trôna dans la cuisine basse et sombre sous le rond de la suspension réglable armée d'une ampoule de cent watts ; auréolée de lumière, nimbée, elle énonça les menaces sur les prix du baril de pétrole brut, les attentats du 11 Septembre, ceux de Madrid et ceux de Londres, la redoutable poussée des Chinois sur le marché du textile et les attermoissements du parti socialiste dans l'investiture de son candidat pour la présidentielle de 2007. Saoule sous l'avalanche, étourdie par la rumeur des pays innombrables, elle quittait à midi la Mimi Caté qui la saluait d'un invariable merci

Nicole, à demain Nicole, ou à lundi Nicole. Un matin de février, il avait neigé il neigeait il neigerait, Nicole s'étonna, à son arrivée, que les volets de la cuisine fussent fermés. Déjà vêtue, le lit fait et les cheveux ramassés en son immuable chignon gris, l'impériale Mimi était tombée au sortir de sa chambre et gisait, longue et blanche, pas encore tout à fait froide. On l'enterra en maigre comité, on ne lui connaissait pas de famille et l'on ne vit personne, ni à l'église ni au cimetière. Nicole trouva dans la chambre, sur le marbre de l'unique commode, une enveloppe non cachetée garnie d'une somme qui couvrirait au plus juste les frais d'obsèques dans le caveau familial depuis longtemps délaissé. La maison se ferma, elle ne fut ni visitée ni vendue et l'on s'habitua à ce surcroît de mystère autour de la Mimi Caté. Il se dit ensuite dans le pays, que, cette fois, la Nicole, qui savait y faire avec les vieux, n'aurait rien attrapé. Elle en eut vent, en fut ulcérée au-delà du raisonnable et comme ravagée, ruminant la chose sans en épuiser le fiel, au point que Paul, au long de l'hiver qui suivit, put mettre sur le compte de cette déplorable affaire une partie de l'aigreur manifeste de sa sœur à l'encontre du monde en général et,

en particulier, des deux intrus par lui introduits dans le royaume clos de Fridières.

Pour le premier Noël Annette avait fait venir sa mère. Elle passerait à Fridières la fin de l'année et les deux premières semaines de janvier. Ils étaient allés la chercher, les trois, à la gare de Neussargues le premier lundi des vacances scolaires, le soir, après la traite, dans une nuit molle et mouillée. Éric s'était avancé sur le quai battu de vent presque tiède, avait brusquement couru, reconnaissant la silhouette menue, l'anorak beige, dans un petit groupe de voyageurs qui attendaient le départ du train pour traverser la voie. On s'était saisi, embrassé sans paroles, les deux femmes la grand-mère et le garçon, Paul s'emparant aussitôt du sac et de la valise, bredouillant des questions emmêlées sur le voyage, les changements dans les gares, à Lille à Paris à Clermont ; il s'y perdait, embarrassé devant cette femme pâle qu'il ne savait pas comment nommer et n'avait vue que très brièvement deux ou trois fois en juin au moment du déménagement. Dans la voiture, Éric, soudain volubile, avait déroulé la liste impeccable des horaires de départ et d'arrivée, caractéristiques notables et

numéros, des quatre trains successifs empruntés par son héroïque grand-mère ; curieux de savoir combien avait duré et coûté le trajet en taxi entre les deux gares, gare du Nord et gare de Lyon, il avait brandi un plan du métro parisien imprimé sur internet au collègue et expliqué comment, avec un seul changement à Châtelet, on pourrait à l'avenir éviter une telle dépense et perte de temps. À cette abondance de paroles, à cet élan qui le plaquait contre le siège sur lequel elle avait voulu que sa mère prît place à l'avant à côté de Paul, Annette mesurait combien Éric, depuis six mois, taisait le manque cuisant de cette présence douce. Le rituel coup de téléphone du dimanche matin, une poignée de cartes postales, le viaduc de Garabit deux vaches salers devant une fontaine ronde le Puy Mary, deux ou trois paquets venus de Bailleul, au moment de l'anniversaire ou de la rentrée, n'avaient été, ne pouvaient être que de maigres substituts ; il avait tenu, sans elle, qui avait supporté aussi, soudain privée séparée comme jamais encore elle ne l'avait été, aussi radicalement, par des kilomètres énormes, des épaisseurs de terre de routes de nuit de bois de vent, du seul petit-fils, de l'enfant de son sang. De ces choses elles ne diraient rien, elles ne parleraient

pas, mère et fille, rassemblées dans la cuisine aux bonnes heures partagées de l'après-midi, le lendemain et les jours suivants, préparant des truffes au chocolat praliné et autres simples merveilles de Noël. Nourrisson, et plus tard encore, à deux quatre ou cinq ans, Éric avait été beaucoup gardé par sa grand-mère, mis à l'abri chez elle, dans le confinement du petit appartement où ne l'atteindraient pas les débordements paternels. Annette se débattait, quittait Didier, le reprenait, déménageait, trouvait du travail, n'importe quel travail, confiait l'enfant à sa mère, espérait, voulait y croire, essayer encore une fois, avec Éric qui grandirait entre père et mère, ce serait mieux le père et la mère, même si. Didier avait promis, il promettait, encore toujours, il ne recommencerait pas, il tiendrait sa place, il rentrerait sans traîner, il avait un vrai métier entre les mains, de l'or dans les doigts, plombier-chauffagiste, il pouvait tâter aussi de la climatisation qui relevait pourtant d'une autre spécialité mais il comprenait tout très vite, savait voir autour de lui, regarder, observer, inventer les bonnes solutions, et avait mille idées à la seconde. On aurait pu vivre tranquillement, avoir une maison à soi, être comme tout le monde, elle aurait travaillé sans plaindre sa

peine. Elle avait cru, elle avait supporté attendu fait confiance supplié pleuré, rendu des coups, bu des bières, ou du blanc, seule dans la cuisine, et fumé des cigarettes âcres qu'elle allumait l'une à l'autre, et récupéré Didier au café dans le silence gras des autres hommes qui la touchaient de leurs yeux perdus ; ils savaient, elle savait qu'ils savaient, et humaient ; qu'elle y passerait quand même à la casserole, une fois rentrée ; le Didier dans n'importe quel état c'était une force de la nature, un gars qui laissait pas tout sans faire, il lâchait les détails quand il en avait un bon coup dans le nez, elle crachait pas dessus non plus l'Annette, avec son air de rien, elle en avait de ces obus fallait avoir sucé ça pour savoir ce que c'était. Elle sentait sur elle le regard poisseux des hommes collés au comptoir, leur sueur leur haleine, quand elle entraient sans s'approcher, quelqu'un finissait toujours par se retourner, se détacher du rempart des dos amarrés massifs noyés noués. Didier ne criait pas, ne l'insultait pas, n'avait pas de gestes devant les gens ; il disait voilà le gouvernement la patronne ou la baronne, et la suivait. On rentrait, on finissait par rentrer. Après la naissance d'Éric, pendant les premiers mois, ils avaient connu une embellie, un temps de commun

émervellement, Didier regardant l'enfant, osant à peine le toucher, avant de s'apprivoiser, de trouver les gestes justes et doux pour les soins ou le bain, absorbé, muet et recueilli, et comme en allé, au moment des tétées dont Annette gardait le souvenir humilié d'une vertigineuse perfection. Ensuite il y avait eu une première incartade, une deuxième, et la pâte épaisse des habitudes ressurgies les avait englués, les deux, les trois, l'enfant aussi qui apprendrait la crainte, le silence, et les joies furtives, comme arrachées. À Fridières Annette remontait le cours chargé de sa mémoire ; dans les jours gris et brefs de janvier, Éric avait repris le collège et ne rentrait pas avant la nuit, elle avait un peu parlé avec sa mère de ces temps terribles, des espérances rabotées, de ce qui avait été laissé quitté remis à l'autre bout de la France, et ne la poursuivrait pas dans les neiges de Fridières où elle était, avec Éric, une sorte de réfugiée. Ils ne devaient pas être rattrapés, ils ne le seraient pas. Sa mère supposait qu'elle n'avait pas tout dit à Paul, qu'elle n'avait pas lâché le plus misérable, les coups qui donnaient honte, à plein ventre, et les gendarmes, l'obligation de soins, les équipées délirantes, les récidives, la prison. Elle cachait, pour Éric, pour qu'il ne soit pas contaminé et

ne porte pas sur lui, dans sa peau sous son nom, la marque d'infamie. Paul ne cherchait pas, ne chercherait pas à savoir. Annette et sa mère l'avaient senti quand, à Bailleul, il s'était enfoncé dans les préparatifs du déménagement, parlant peu, affairé, pressé d'en finir et comme intimidé par ce pays trop plat jeté sous le ciel sans fin. Nicole et les oncles étaient d'une autre eau. Eussent-ils perçu le plus mince écho des affres violentes traversées par cette femme et ce garçon dont Paul imposait la présence en leur pré carré qu'ils se fussent battus, bec et ongles, sans merci ni répit, pour expulser les créatures étrangères, les corps impurs, et conduire à résipiscence le frère égaré, Paul, le maillon faible. Une guerre couvait qui, pour rester sourde, n'en serait pas moins longue et difficile, guerre d'usure et de patientes tranchées. Annette l'avait su bien avant d'arriver à Fridières quand, dès les premiers mots de Paul, avait surgi ce prénom de femme qui aurait pu être celui d'une précédente compagne, d'une mère, d'une sœur. La précision aussitôt apportée par Paul, comme désireux de combler ainsi la béance ouverte, ne changeait rien à l'affaire. Le lien était là et Paul avait toujours eu une femme dans sa vie. Circonstance à laquelle il devait probablement, Annette et sa

mère le devinaient, de n'avoir pas tourné au sauvage majuscule comme les deux oncles, dont l'impeccable tenue de corps et le tour d'esprit malicieux peinaient à dissimuler la violente autarcie. La mère d'Annette avait compris ces choses et beaucoup d'autres, qu'elle n'aurait pas su dire avec des mots, privée qu'elle était, comme sa fille, de tout commerce aisé avec le verbe. Annette vit repartir sa mère, que l'on reconduisit à la gare par un dimanche matin accablé de vieille neige grise, avec le sentiment de ne l'avoir qu'à demi rassurée sur ses chances de réussir au long cours cette vie nouvelle qu'elle avait voulue, soucieuse de faire maison, de le tenter du moins, encore une fois, avant que l'âge, le manque d'illusions, et tout le reste ne la rendissent définitivement inapte à cette périlleuse acrobatie du couple rassemblé, pièces et morceaux.

Annette ne s'habituaît pas à l'étable, où, malgré sa bonne volonté, elle ne savait pas se placer, ni se mouvoir ni se montrer efficace ou utile en rien, et restait interdite devant les bêtes, leurs larges yeux luisants, leurs lenteurs absconses et leurs jets éruptifs de pisse drue ou de merde tiède. Dès sa première incursion,

le lundi 29 juin pendant la traite du soir, elle avait été baptisée, Paul l'avait dit en riant, la coupable étant la Royale l'une des meneuses du troupeau, la vache de Nicole, précisèrent les oncles, goguenards, tandis qu'Annette, maculée, les jambes et le bas du dos crépis de bouse brune, s'appliquait à garder contenance, à ne pas tomber, à ne pas aggraver son pendable cas. Nicole était en revanche rompue aux travaux de l'étable ; elle avait toujours aimé ce moment de la traite, les soins des pis fragiles et des veaux nouveau-nés qui étaient vendus à trois semaines, quelques femelles élues étant conservées pour le renouvellement du cheptel. Celles-là, dont était la Royale, bichonnées et mitonnées par Nicole, devenaient ses nobles émules, comme elle impérieuses de tempérament et cuivrées de poil. Les oncles rappelaient volontiers comment, dès son arrivée à Fridières, Nicole, qui trahissait par un silence buté la révolte vaine de ses seize ans contre les tacites arrangements familiaux, avait su trouver à l'étable une sorte de refuge chaud, au point que l'on peinait à l'en faire sortir afin qu'elle consentît à tenir le rang qui lui était assigné par son sexe. Une femme faisait besoin à Fridières, une femme ménagère, même si les oncles, soigneux et méthodiques, n'avaient

pas laissé leur maison glisser dans la défaite des choses et tourner au terrier ombreux qui était le lot de la plupart des hommes dans leur situation. De ces commencements âpres, Nicole, bien qu'ayant accepté et occupant en toute dignité sa naturelle fonction, avait gardé un lien particulier, comme ombilical, avec l'étable et les bêtes. Elle y secondait Paul au début et à la fin de la traite, et leur manège sans paroles apparut d'emblée aux yeux d'Annette comme une sorte de ballet impeccable et magique, aussi imperturbable et merveilleux que les miraculeuses figures osées à la télévision par les couples de féerie des championnats de patinage artistique dont elle était friande depuis l'enfance. Il n'était pas jusqu'aux bottes hautes et semblables combinaisons vertes et intégrales zébrées, de haut en bas, de fermetures Éclair écrues que portaient le frère et la sœur qui n'eussent rappelé à l'intruse les costumes chamarrés, inouïs et savamment coordonnés arborés par les corps éblouissants des virtuoses parfaits. On n'avait pas besoin d'Annette à l'étable, la Royale le lui avait signifié, de flagrante et odorante façon ; le fortin était en main depuis près de trente ans et défendu avec passion, il faudrait s'imposer ailleurs. Il faudrait, par exemple, dès le samedi suivant,

empoigner sans frémir la combinaison raidie de vieille bouse et historiée de taches diverses que Paul abandonnerait, roulée en boule, sur le paillason ; Paul expliquerait, il dirait qu'il valait mieux ne pas mélanger la combinaison avec le reste, et la laver, par exemple, avec les chiffons du ménage, et la frotter au préalable à la brosse dure avec du savon de Marseille. À la hâte, et presque riant comme gêné la voix sourde, il s'excuserait de ne rien connaître, ou pas grand-chose, à ces affaires. Qui relevaient de la sœur. À qui, Annette le comprenait, il n'était pas question de demander conseil ; et devant qui il importait de ne pas baisser pavillon sur le chapitre crucial du linge. Nicole, dans l'ordre domestique, n'aimait vraiment que ce travail, le passage du sale au propre, l'odeur carrée de la lessive et le remuement des tissus dans la lumière quand on pouvait étendre dehors, sur les fils solidement arrimés par les oncles derrière la maison dans le pré rond et pentu où les premières jonquilles fleurissaient à l'abri du vent. Elle triait, lavait, repassait avec minutie, rangeait les affaires communes, les siennes, celles des oncles, et disposait chaque dimanche soir sur une chaise du couloir consacrée à cet usage la pile parfaite des effets de Paul que couronnait

la combinaison verte pliée en quatre d'une main magistrale. Il faudrait s'arracher du corps cette habitude que c'était de s'occuper de tout, de régner sur ses hommes, les trois, par là, par les tissus propres et doux rassemblés préparés pour la semaine. Nicole l'avait senti dès le début, dès les premiers mots, quand Paul avait parlé des travaux qu'il allait entreprendre pour installer en haut une cuisine. La personne qui viendrait aurait tout son matériel, et l'électroménager, c'était une personne déjà équipée, indépendante, là où elle habitait dans le Nord avec son fils. Paul avait dit une cuisine sans cloisons, ouverte, américaine ; et cet adjectif, relevé par une Nicole sourdement effarée de l'invasion dont était menacé son territoire, fut aussitôt enrôlé par les oncles pour désigner, au pluriel et en bloc, les deux impétrants, les formidables, les Américains qui à l'avenir mangeraient avec Paul, dans une cuisine de même nationalité, en haut, tandis qu'eux, les trois, les frustes Gaulois, les Cantalous préhistoriques, n'en mangeraient pas moins, aux mêmes heures et en bas, dans leur cuisine française. Les oncles ferrailèrent dur, ironiques et outrés, sur la question des tables séparées, dont Nicole ne semblait pas s'émouvoir ; déjà, près de vingt ans plus tôt, cette

rage d'habiter la grange quand les chambres du fond auraient suffi à loger au large jeunes et vieux, et ces travaux homériques accomplis par le neveu pour une gamine qui ne pouvait que méconnaître Fridières, les avaient laissés pantois et railleurs. Pour d'obscures raisons qui les faisaient rire doucement derrière leurs dents parfaites, ils n'avaient pas cessé d'appeler porte de l'âne l'entrée étroite qui donnait sur le pré et desservait en toute indépendance les pièces de Paul. Les Américains passeraient donc derrière par la petite porte de l'âne, et les Gaulois devant par la grande porte officielle, ça serait le monde à l'envers et la révolution à Fridières ; et de se gausser et de broder à loisir sur les débarqués modernes et le débarquement de juin. Quand, plus tard, le jeudi, en fin d'après-midi, dans la semaine qui avait précédé le dimanche 28 juin, était arrivé, reculant avec circonspection dans la cour de la ferme, le petit camion de location jaune et blanc qui apportait les affaires de la personne et de son fils, Nicole avait compté dix-neuf cartons fermés par de larges rubans adhésifs marron, et une table six chaises un buffet un grand lit deux armoires un petit lit une autre table plus petite une télévision le frigo la gazinière, le tout propre et en bon état, rien

de rare, des affaires normales, et la machine à laver, un modèle ancien qui s'ouvrait par le dessus. Paul et le chauffeur du camion immatriculé dans le Nord, un homme qu'il semblait connaître, avaient déchargé sans beaucoup de paroles, traversant à plusieurs reprises la cour dévorée de soleil, avalés, recrachés par la porte de l'âne qui s'ouvrait dans l'ombre. Paul savait que Nicole était là et voyait tout par la fenêtre de la cuisine. Empoignant la machine, pour finir, il avait pensé qu'elle allait comprendre, maintenant, qu'une autre femme venait, une autre femme pour lui, pour vivre.

Annette n'avait pas vraiment appris de métier. On allait à l'usine. Sa mère, sa tante, les voisines, toutes les femmes et quelques hommes aussi, dont son père, allaient chez Barnier. Son père et sa mère s'étaient rencontrés chez Barnier, ne se plaignaient pas du travail, en parlaient peu, c'était sans histoires. Elle irait à l'usine, on disait aux filatures chez Barnier, quand elle sortirait de l'école, où elle s'ennuya posément, sans éclat, sans comprendre ce qui aurait pu, peut-être, se jouer là. Élève appliquée dans les classes primaires, elle fit une collégienne transparente,

et redoubla sa troisième avant d'achever, faute de savoir que devenir, ses sommaires humanités. Contracté auprès d'un professeur de quatrième, le goût des mots croisés lui resta qu'elle cultiva avec sa mère, convertie au patient exercice de la séance quotidienne et vespérale par quoi elles échappaient, du moins osaient-elles le penser sans jamais l'afficher, à la complète atonie. Annette, très tôt, s'était évertuée à ne rien remuer, à n'avoir pas de regrets comme en nourrissaient déjà avec acrimonie certaines filles de l'usine, encore jeunes, et des femmes croisées plus tard qui, toutes, auraient voulu être chanteuses, commerçantes à leur compte, ou infirmières, ou institutrices, et même pharmaciennes. Annette se souvenait d'avoir pensé, dès dix-huit ou dix-neuf ans, que ces regrets entassés ne servaient qu'à rendre ces femmes malheureuses, envieuses et amères ; elle accomplirait, elle, une autre vocation, haute, détachée des contingences accablantes, une vocation insondable, insubmersible et intrinsèque. Amoureuse, elle serait amoureuse comme d'autres sont coiffeuses ou vendeuses. Elle se taisait et souriait pour mieux se cacher quand, à la cantine ou au vestiaire, ôtant la blouse et brandissant une photo, les filles s'agitaient, s'escrimaient, en proie à une

soudaine poussée d'ailleurs. Annette s'énamourait, s'éprenait, au vif, de garçons toujours mal lotis, en fâcheuse posture. Elle n'aimait que les sans-viatique, les blessés de naissance, les affamés à vie, les recrues de la DASS placées dans des familles ou en foyer, des garçons dont on savait le père ou le frère aîné en prison à l'autre bout de la France. On chuchotait ragotait ergotait, elle se sentait le cœur en bataille et l'œil mouillé. Didier avait été l'idéal candidat, le parfait soupirant issu d'une catastrophique tribu d'ivrognes, hommes surtout, et femmes parfois, ce qui aggravait très nettement son cas, ultime avatar avec ses frères et sœurs plus jeunes d'une lignée de féroces éclopés importés de Pologne entre les deux guerres et, à la différence de leurs increvables compatriotes, jamais réparés, remis, revenus de cet exil radical en terre minière. Plus égarés de génération en génération, ils essaierent volontiers, œuvrèrent fort peu pour la cause du charbon, burent avec emphase dans les moindres estaminets des deux départements, Nord et Pas-de-Calais, s'estropièrent d'abondance au fil de rixes endémiques ou d'accidents de voiture échevelés. On les connaissait, de Bailleul à Dunkerque on ne connaissait qu'eux ; ils titubaient dans les ruelles, beuglaient en leur

sabir de galantes invites, cuvaient leurs cuites dans les halls de gare et, les beaux jours revenus, avec des trois ou quatre grammes d'alcool dans le sang, conduisaient sans permis jusqu'à la mer des voitures approximatives bondées de femelles hébétées et d'enfants déjà sauvages. Didier, dix-sept ans à peine, l'œil bleu dur, comme embarrassé de ses lourdes mains d'apprenti plombier, faisait dans cette troupe figure de vivant miracle bien qu'il eût déjà à son actif une poignée de bitures insignes et autres notoires records de vitesse sur des mobylettes d'emprunt. Annette, vingt ans, tout à donner, cœur de crocus, eût certes pu ne pas croiser Didier, mais le sort en décida autrement quand, après la mort prématurée de son père, elle quitta la maison louée depuis quinze ans à l'entrée de Bailleul pour s'installer inconsidérément avec sa mère, mise en préretraite à cinquante-huit ans en même temps qu'elle perdait en trois mois son mari d'un cancer du pancréas, dans le petit appartement mitoyen, au rez-de-chaussée, du logement alors occupé par les parents, les grands-parents paternels, deux oncles célibataires frais émoulus de prison et les frères et sœurs puînés de Didier. Didier était héroïque ; seul de toute la maisonnée à avoir un semblant de ce qui s'appelle une

vie normale, il se levait à des heures honnêtes pour suivre son apprentissage chez Monsieur Ouazène, un Tunisien bonhomme établi en ville depuis plus de vingt-cinq ans, nanti d'une solide clientèle, d'une moitié égotante, d'une kyrielle de filles chétives et noiraudes et d'un indéfectible optimisme. Il avait pris en apprentissage, lui, Ouazène, qui s'y connaissait en émigrés de toutes les générations, ce garçon désastreux dont personne ne voulait ; il lui mettrait un métier entre les mains, et peut-être même, supposait-on, l'une de ses filles, l'aînée, future titulaire d'un opportun diplôme de comptabilité ; il n'en démordait pas, Didier était doué, pour la technique et pour le commerce, il savait plaire ; on en viendrait à bout, à force de patience, on en ferait quelqu'un. Annette vit Didier, Didier vit Annette ; ils se côtoyèrent sur l'étroite allée cimentée qui desservait les logis respectifs et contigus. L'impudent éclat des matins de mai leur fut propice et fatal, les yeux clairs et la forte poitrine d'Annette parlèrent pour elle. Didier, peu averti sur le féminin chapitre, coula des regards, n'osa pas y croire, y crut cependant, et pour finir se laissa enjôler, sentant peut-être de façon obscure et sourde, sous la gangue des atavismes familiaux, que cette fille blonde, sa

mère, Ouazène, et le métier étaient une sorte de cadeau, un don incongru, une chance d'en sortir, de faire sa vie autrement, dans un moindre désordre, du côté de ceux qui habitent une vraie maison, ont une voiture à eux, et encouragent leurs fils autour du terrain de football le dimanche après-midi. Il s'engouffra derrière Annette, vaillante ; ils s'engouffrèrent.

Paul n'aurait pas de suite. Il le savait. Il l'avait dit à Annette dès le début quand ils s'étaient vus pour la première fois, le lundi 19 novembre, à Nevers. Ils avaient décidé que ce serait Nevers en regardant une carte, Nevers était à mi-chemin, on pouvait s'y retrouver pour une journée. Paul viendrait en voiture en partant juste après la traite du matin, il s'arrangerait avec Michel, un voisin, pour la traite du soir ; il aurait prévu, la veille, les portions de foin et d'aliments, tout serait préparé, impeccable ; Michel était habitué aux lieux et aux bêtes. En partant par le premier train Annette arriverait à Nevers à 14 h 30. Ils auraient l'après-midi pour faire connaissance et se parler mieux qu'au téléphone. On ne disait pas les mêmes choses, au téléphone et en vrai. À Nevers, Paul avait expliqué que ça n'était pas pour ça, pour avoir un enfant, un

fils, l'élever et que les terres soient reprises, qu'elles restent dans la famille, comme c'était le cas jusqu'à lui, jusqu'à eux, Nicole la sœur et lui. Les arrière-grands-parents des oncles avaient acheté la ferme, c'était vieux ça continuait depuis ce temps, et tout s'arrêterait après lui. L'époque le voulait, les fermes se regroupaient, on rassemblait les terres, plusieurs propriétés n'en faisaient plus qu'une sur laquelle une vraie famille avec des enfants avait du mal à vivre. Pas lui. Il regardait Annette, marquait une pause, buvait une gorgée du chocolat chaud qu'ils avaient commandé au buffet de la gare, ne sachant où aller, n'osant s'aventurer dans la ville battue d'une pluie glacée mêlée de neige fondue. Pas lui. Il ne se plaignait pas. Il n'aimait pas que les paysans se plaignent, et déversent du fumier devant la préfecture, et se montrent par la violence ; ces manières lui faisaient honte. Il travaillait, comme tout le monde et même un peu plus, parce que, quand elle viendrait si elle venait, il s'emballait, la voix soudain comme enfoncée perdue dans la gorge, quand elle viendrait elle comprendrait que les bêtes ne prennent pas de vacances ; il avait presque ri, elle aussi ; il faut s'en occuper tous les jours, des vaches des veaux et de tout ce qui se fait dans une

ferme, dont on n'a pas idée quand on n'est pas du métier, forcément. Ses mains s'ouvraient, se fermaient, s'ouvraient, autour de la tasse vide ; Annette regardait les mains, la tasse, le gros vêtement d'hiver et l'écharpe verte posés sur la table à côté de lui ; elle l'écoutait, c'était simple de l'écouter. Il travaillait beaucoup ; mais on avait ce qu'il fallait, en restant raisonnable, et la situation était saine, sans grosses dettes. Les paysans s'étranglaient avec des crédits pour du matériel toujours plus puissant, plus compliqué, et pour des bâtiments modernes, énormes, disproportionnés, qui vieillissaient mal, on devait les rafistoler de tous les côtés au bout de dix ans. Sauf s'ils étaient en bois, ceux-là tenaient mieux le coup, étaient plus confortables pour les bêtes, mais il fallait être bien renseigné dès le début et avoir un peu de tête, et ne pas se laisser embobiner par les gars des banques et les conseillers de la chambre d'agriculture qui se mêlaient de tout, voyaient les projets sur le papier noir sur blanc à plat, avec des schémas, des croquis et des pourcentages. Et s'il y avait mévente sur les produits, les veaux ou le lait, ou les deux, le paysan se retrouvait tout seul pour faire face. Les mots se déroulaient, coulaient ; il serait parti dans des explications sur

le cours des marchés, les prix ; tout se décidait ailleurs, à Bruxelles et plus loin, hors de portée des producteurs qui n'avaient qu'à se soumettre, à s'adapter, à changer de méthode, de système, et pourquoi pas de métier aussi, au fond ils voulaient peut-être ça, en haut lieu, que les paysans comme lui disparaissent, que tout s'arrête et que la friche mange les pays. Annette l'écoutait, le suivait ; il le sentait, à ses yeux arrêtés sur lui, et à sa façon pleine d'être là, sans faire semblant ni penser à autre chose, au train qu'il faudrait reprendre, à tous ces kilomètres dans la nuit, au voyage qui était cher, même avec une réduction, et long, avec un changement à Paris entre les deux gares par le métro. Paul s'était retenu. Ne pas trop parler du métier d'abord, pas uniquement du métier même si c'était toute sa vie ou presque, ce métier qu'il n'avait pas choisi, qui lui était tombé dessus, à Fridières. Il aurait bien fait de la mécanique. Les parents avaient décidé ; et les oncles ne lui avaient pas appris à travailler. Il avait observé, il s'était arrangé, débrouillé, sur le tas comme on dit. Il avait un bon métier ; il n'aurait pas supporté la ville, l'usine, un commerce ou le bureau, les trajets, les ordres, surtout les ordres, un chef. Les paysans qui se plaignaient ne pensaient pas à ça.

Les oncles n'étaient pas vraiment des chefs ; il avait eu avec eux des moments très difficiles quand il attrapait vingt-cinq ou trente ans, lui, et qu'ils ne voulaient pas lâcher, eux, les deux, rien, chacun à sa manière. Ils ne voulaient pas comprendre ce qui pouvait être changé, amélioré, pour mieux vivre ; ils résistaient. Les portes claquaient. Silence. Les repas devant la télé. Nicole la sœur, muette aussi, l'œil mauvais. Histoire sans paroles. Le dégoût que c'était de se lever le matin dans le noir et le froid pour traire avec ces deux têtes d'épouvantail qui allaient et venaient dans l'étable, sans le voir comme s'il avait été transparent. Alors que, à eux trois, trois hommes en bonne santé, sans compter Nicole pour s'occuper des petits veaux, ils auraient pu s'organiser, par exemple, faire un roulement pour ne pas se lever tous, tous les jours, à des heures impossibles, surtout l'hiver. On avait surmonté ; le conflit c'était normal entre les vieux et les jeunes. Ce temps était fini, on s'arrangeait mieux maintenant, ils avaient compris ; à plus de quatre-vingts ans, ils faisaient encore bien leur train, avec quelques moutons les volailles les lapins le jardin, ça leur suffisait ; et ils ne donnaient pas peine, ils n'étaient pas pénibles comme sont certains vieux parfois qui

ont des manies. Il s'était encore lancé, ça lui échappait, les paroles venaient d'elles-mêmes. Il s'était ébroué, levé, avait dit qu'il ne pleuvait plus et qu'ils devraient sortir avant la nuit, histoire de voir un peu la ville et la Loire qui passait là. Elle avait été d'accord ; il avait payé les chocolats. Plus tard dans la voiture entre Clermont et Condat, quand les noms sur les pancartes redeviendraient familiers, Champeix, Besse, Égliseneuve, il démonterait et repasserait tout dans sa tête. Cette femme avait été là pour lui, était venue, avait franchi pour lui cette distance effarante sur la carte. Dès le premier appel, au téléphone, après les paroles du début, poussives, embarrassées, il avait cherché Bailleul sur une vieille carte Michelin qui traînait dans le buffet. Bailleul, Nord, au bout du bout, là-haut, aussi loin qu'il était possible, avec quelque chose de découragé et de perdu dans cet enchevêtrement de lignes nouées sur la carte aux lisières extrêmes de la Belgique. Cette femme vivait là-bas avec ce fils de dix ans ; cette femme, la femme qui avait répondu, avait une bonne voix, lente et claire, douce. Paul insisterait, il s'appliquerait ; il ne finirait pas comme tant d'autres qu'il connaissait, effarés dans le rond de la lampe et au bord de la télévision. Il ne se laisserait pas

faire, il ne croupirait pas là, à Fridières, dans la maison confortable des oncles avec Nicole qui était la sœur. Il ne savait pas, ne saurait pas, ne tenait pas à savoir, si Nicole avait, avait eu, aurait un homme. Il laissait les gens parler ou rire grassement au café et ailleurs ; il voyait que Nicole attendait, ou qu'elle avait pleuré, ou que la terre ne la portait plus, fébrile et incendiée. Mais Nicole était sa sœur, comme lui abandonnée. C'était ce mot, abandonné, qu'il avait ruminé si longtemps dans la grosse rage de la jeunesse, sans savoir comment desserrer l'étau. Il ne comprenait pas d'où lui venait ce mot énorme. Il n'en voulait à personne, il n'aurait rien pu dire, mais à quarante ans il s'était réveillé, calme et résolu. Résolu à cela, à cela seulement, il aurait une femme à Fridières, une femme avec lui, à son côté pour les jours et les nuits pour vivre et durer. Il était Paul, on ne l'empêcherait pas ; on, les autres, personne ne l'empêcherait. Cette femme, Annette, de Bailleul, du Nord, écoutait ; elle était pour lui. Il l'avait senti aussi à cette façon qu'elle avait eue de se tenir sans paroles devant la Loire grise, dans le froid de novembre, dans cette morsure d'avant la nuit. Sur elle, autour d'elle, et de sa veste en laine rouge qui trouait l'ombre

montante, il avait reconnu son odeur happée d'abord, trois heures plus tôt, sur le quai 2, à la descente du train, une odeur un peu lasse et presque sucrée, comme déjà familière, apprise et apprivoisée.

On disait la pièce pour la grande salle que Paul avait disputée à la grange haute depuis toujours dévolue au foin, à la paille, au regain, aux outils de bois et de fer, aux engins, aux entassements hétéroclites et patrimoniaux de riens qui pourraient toujours servir, avaient servi, ne servaient plus mais prendraient de la valeur. La grange était saine, le bois n'y pourrissait pas, les métaux ne s'y corrompaient pas ; la grange était parcourue de vents cathartiques et d'hirondelles enivrées, de fragrances définitives et de touffeurs estivales ; la grange coiffait la maison et les corps, couvrait bêtes et gens, pesait sur eux, puissante altièrre incorruptible ; la grange était vaisseau, cathédrale, carapace mue obscurément, parcourue de craquements intestins, objet des soins constants du couvreur supplié ; on ne trahissait pas la grange et elle ne vous trahissait pas. Une grange effondrée, à bout, défaite, éventrée par les hivers et les arbres,

comme on en avait beaucoup vu, comme on en voyait encore dans les pays hauts et perdus, une grange morte, était une plaie honteuse. Paul vivrait dans la grange tutélaire, il avait taillé dans sa lumière, tranché l'espace sous ses nervures de bois roux, monté les murs de parpaings grumeleux et ménagé une porte intérieure qui lui permettait d'accéder au théâtre de ses quotidiennes opérations sans passer par le territoire des oncles et de la sœur. Paul aimait la pièce, sa pièce, où l'on posait le corps recru après le gros travail, où l'on mangeait et vivait, où l'on était à soi. À l'évier de la cuisine devant la fenêtre du fond, il lavait ses mains au savon de Marseille, les triturait, les malaxait, les briquait sous l'eau chaude comme si elles eussent été d'une chair autre que la sienne avant de les essuyer avec des égards minutieux, usant pour ce faire d'une serviette râpeuse réservée par lui à cet emploi exclusif. Deux fois par semaine, en rentrant de la traite du soir, le samedi et le mercredi, il coupait ses ongles au plus court, attentif penché recueilli, comblé par le seul accomplissement du rite. Pour la partie de la pièce qui n'était pas la cuisine, Paul n'aurait pas parlé de salon ou de salle à manger, ces mots n'allaient pas. Les trois fenêtres de la pièce, alignées,

donnaient sur les bâtiments et les terres du Jaladis, cernés de hêtres plantureux, et plus loin, au bord de rien, au-delà de ce qui pouvait être embrassé d'un seul regard, sur les plateaux d'estive que l'hiver vidait de leurs troupeaux. Au Jaladis, Paul l'avait expliqué dès le premier jour, pointant les toits d'ardoise rassemblés, vivaient Michel, sa femme Isabelle et Cathy, leur fille de treize ans qui allait au collège de Condat. Elle pourrait aider Éric, lui montrer, ils prendraient le même car. On se verrait pendant l'été, quand les gros travaux seraient finis, avant la rentrée, pour en parler, mettre ça au point, faire connaissance. Les premiers jours de juillet, très tôt, après le départ de Paul happé par les tâches, hâtif et ramassé, déjà, pour cette lutte que ce serait, toute la journée, d'accomplir les besognes, les unes après les autres et ensemble, organiquement enchaînées, le soin des bêtes et des machines et la fenaison, ces matins-là, au commencement, Annette, que pétrifiait encore le nœud du métier de Paul dans lequel il était pris, ligoté serré tenu, métier dont elle ne savait rien, ni les gestes ni les odeurs, traces, marques, stigmates, ni les lancinantes fatigues ou tenaces douceurs ou prébendes inattendues, Annette, chaque matin, Éric dormant

derrière la cloison dans la chambre du fond, s'était appliquée à se tenir devant ce que Paul appelait la vue ; à Nevers plusieurs fois il avait eu ce mot, la vue. Et elle avait attendu, depuis Nevers, attendu pour savoir ce que ce serait, devinant, pressentant une sorte d'avènement, loin de la façade pâle et du toit de la maison d'en face de l'autre côté de la rue à Bailleul derrière la haie de thuyas sévèrement taillés. Elle apprenait. Immobile. Sans même boire le café refroidi dans le bol à rayures sur la table derrière elle. Elle apprenait la lumière qui réveillait chaque chose, l'une, l'autre ensuite, visitée prise nimbée ; les prés, les arbres, la route en ruban bleu, les chemins tapis, les vaches lentes et les tracteurs matutinaux, cahotants, volontiers rouges. Elle avait senti, pendant ces journées, les premières, de cet ardent juillet, qu'elle devait se tenir là, patiente même si elle avait peur. Même si elle ne savait rien de ces chemins, ni de ces prés fourrés d'herbe insolente, elle ne disait plus champ, on n'avait pas de champ ici, on ne semait pas, on ne semait rien, elle l'expliquait à Éric, la terre était assez riche à cause des volcans qu'il y avait eu pour nourrir toute cette herbe dardée, folle. On n'arrosait pas non plus, on n'avait pas besoin, c'était un autre pays.

Tant de luxuriance stupéfiait Annette, la terrassait bien que les maïs dressés là-bas dans le Nord en turgescente vigie au bord des routes de l'été aient pu, jadis, dans sa vie d'avant, lui donner parfois une conscience fugace de l'humaine insignifiance. Annette se tenait debout devant la vue, suivant, comme du doigt, les nervures des ombres couchées en bêtes dociles au flanc des arbres dont elle ne savait pas le nom. Elle ne demanderait pas à Paul, elle n'était pas une écolière, elle n'était pas en voyage d'agrément ni en séjour chez de lointains cousins, elle ne donnerait pas dans le tourisme éclairé, elle n'avait pas loué un gîte pour les vacances, n'explorait pas méthodiquement l'exotique contrée, faune flore et autochtones inclus. Il s'agissait de faire sa vie là, de commencer de recommencer là. Elle attendrait que Paul dise, l'air de rien, comme en passant, ce qu'il y avait à savoir, sans donner leçon. Le nom du Jaladis lui avait plu, il sentait le conte d'enfance et sa douceur désuète s'accordait avec ce que Paul racontait de Michel, né au Jaladis, de sa femme Isabelle et de leur fille, de cette famille. Les toits du Jaladis faisaient repère dans cet horizon de vertige, ciel plateaux bois prés, face auquel il faudrait vivre, tout contre, dès lors que par les

trois fenêtres nues le pays d'ici entrait dans la pièce de Paul, l'embrassait, la moulait à sa mesure énorme, ne laissant pas de répit. Sans Paul, sans Éric, dans les aubes nacrées de juillet, Annette avait résisté aux choses vertes, les avait apprises, en avait cerné les contours, à la seule fin de n'être pas dévorée par des forces anciennes qui, elle le sentait, étaient trop grandes pour elle, pour une femme de trente-sept ans venue du Nord crachée par une petite ville du Nord, et pas spécialement solide, ni équipée caparaçonnée armée. Le jour de la fête sur la place du bourg le deuxième dimanche d'août, elle avait rencontré Michel et Isabelle qui se tenaient au bord de la piste des autos tamponneuses où ils s'abritaient d'une pluie têtue déversée sur les attractions foraines par un ciel revêche et déjà automnal. Ils avaient d'abord un peu parlé, les quatre, de ces froidures de novembre égarées au plus fort de la belle et brève saison ; et aussi d'eux, d'elle, Annette, et d'Éric, qui, encapuchonné de bleu, observait trois grands gars bruyamment lancés dans un concours de tir à la carabine. On s'était enquis, Isabelle surtout qui demandait, la tête ployée sur le côté ; ils s'habituèrent, la maison était agréable, juillet avait été beau, on trouvait tout ce qu'il fallait à Riom,

un peu moins à Condat ; mais le collègue serait bien pour Éric, il y ferait des copains, c'était familial. On se verrait à la maison, avait dit Isabelle, on mangerait ensemble, un samedi soir, pas le prochain mais le suivant, le 25, avant la fin du mois et la rentrée ; ils n'avaient qu'à venir. Les larges yeux clairs d'Isabelle rappelaient à Annette le regard bleu de sa mère. Sa voix se détachait mal des refrains hoquetés par la sono enragée des autos tamponneuses, mais une sorte de bonté placide montait d'elle, de ses mains croisées sur le sac de toile brune qu'elle tenait contre son ventre, de son gilet mauve jeté aux épaules, de sa chair même, blanche et plantureuse. Michel n'avait à peu près rien dit, campé derrière sa femme, approuvant, appuyant du regard, vaste de poitrine, haut long immense, les poignets larges et massifs.

Annette et sa mère avaient vécu à l'ombre des familles royales qui découpaient un rond de douceur dans leur vie du Nord. Surtout la famille royale d'Angleterre. Les Belges étaient trop proches par la géographie, on aurait presque pu les toucher les rencontrer, de l'autre côté, là, à moins de vingt kilomètres ; ça ne faisait

pas royaume ce que l'on connaissait et qui était déjà la Belgique, ce mont Noir où l'on achetait moins cher l'alcool et les cigarettes en cartouches, où l'on était allé en troupe les dimanches après-midi quand on était jeune et ensuite moins jeune. On avançait par grappes lentes de filles et de garçons mêlés, on traînait dans les boutiques pour voir pour regarder pour flairer le spectacle de la vie des autres, on n'avait pas l'argent, ou seulement pour une pochette en similicuir ou un porte-clefs, on gardait ses envies, on rentrait avec elles, entassés dans la voiture, enlisés dans le flot que dégorgeaient les parkings en fin d'après-midi. Après Didier Annette n'était plus retournée en Belgique, ni à la frontière ni ailleurs dans ce pays qui ne pouvait pas faire royaume. L'Angleterre, c'était autre chose ; le Royaume-Uni. On n'y allait pas. Éric, lui, verrait Buckingham Palace et la relève de la garde ; il saurait vraiment l'anglais, c'était indispensable pour avoir un métier. Annette avait tout oublié ou presque des rudiments du collège, elle se souvenait des jours de la semaine, monday tuesday, de how do you do my name is, et d'autres bribes inutiles qui flottaient dans le vague. L'anglais avait glissé comme le reste. Mais la famille royale ; la famille royale, la dynastie

régnante, les Windsor résistaient, tenaient bon, ne mollissaient point, essuyaient les incessantes avanies, triomphaient de l'adversité, méprisaient les quolibets, érigeant par leur magistrale présence un rempart contre la menace criarde qui surgissait de l'avenir, du vingt et unième siècle, de l'Europe, de la Chine et de l'Inde et de ce monde énorme, grouillant de pauvres éhontés, où les métiers stables n'existaient plus, où les familles étaient recomposées si elles n'étaient pas monoparentales, où chaque enfant devait avoir un téléphone dans son cartable, un ordinateur et une télévision dans sa chambre, sous peine d'endosser le rôle du minable, du perdu d'avance, de l'assisté congénital. On était bombardé. Annette se sentait assaillie assiégée débordée de toutes parts et incapable de faire face, de résister à cet assaut universel dont parlaient le journal télévisé et, avec trop de mots vite jetés, la dame des Assedic, l'autre dame du bilan de compétences et même l'assistante sociale, la jeune remplaçante de Madame Flagel que l'on avait beaucoup connue et que l'on ne craignait pas, que l'on comprenait, du temps où elle suivait la famille de Didier. Il fallait se défendre. Et comment. Puisque le travail fuyait et que, toujours, Annette était renvoyée à ce qu'elle ne

savait pas faire ou à ce qu'elle n'avait pas, la mobilité géographique, l'expérience du service en salle, la maîtrise de l'anglais commercial. Ce dont elle était capable ne comptait pas. Et de quoi était-elle capable. Le ménage, le repassage, les soins aux personnes âgées ; elle avait accepté ces tâches, s'en était acquittée, sans geindre, mais n'y faisait pas merveille et en retirait un sentiment gluant de constante humiliation. Elle ne savait pas mettre les mots attendus entre elle et les personnes servies, les employeurs. Elle se taisait quand il aurait fallu enjuponner de bavardages commodes la toilette des corps, la préparation du potage, les gesticulations d'usage autour du lit défait ou du linge souillé. La cause serait entendue, on ne la redemanderait pas, on lui préférerait quelqu'un d'autre, les candidates abondaient qui s'arrachaient les places les plus dérisoires ; les femmes étaient légion, comme elle débauchées et vacantes après quinze ou vingt années passées dans des usines de plus en plus vacillantes où elles n'avaient rien appris d'autre que la maigre cohorte des gestes obligés. Les mots ne venaient pas à Annette ; on jugeait qu'elle manquait de chaleur, d'initiative, de dynamisme. Se forcer était pire, sonnait faux, frôlait l'impossible, la laissait exsangue et comme

hébétée. Elle n'avait pas le don d'être avec les gens dans le monde. Toute la patiente ardeur dont elle était infiniment capable ne se déployait qu'à l'endroit de quelques-uns, d'une poignée, et ce depuis toujours, sa mère son père, une cousine qui avait suivi son mari au Canada, une ou deux amies de classe emportées elles aussi par le cours des choses ; et enfin, et surtout, Didier et Éric, le fils, le seul qui restait avec la mère pour faire noyau. On était démuni, on se sentait pour toujours nu, à deux doigts de l'effacement, on n'avait pas chaud. Alors. Annette, par le truchement de sa mère d'abord et dans son sillage, de son propre chef ensuite, avait élu la famille royale d'Angleterre qui balayait de son lumineux rayon l'horizon féroce. Tous, en masse, étaient admis dans le cénacle, les membres selon le sang et les fraîches fiancées, les épousées, les enfants, filles et garçons, en bloc, les Sarah Diana Béatrice Eugénie William Harry, tout auréolés d'en être, nimbés de cette onction, inclus effleurés caressés par la pensée. On glisserait sur les discordes, les divorces, les déconvenues et autres dissensions qui n'eussent pas manqué de saper le bel édifice et d'enrayer la machine à rêves. Annette et sa mère n'aimaient pas que les princesses souffrent aussi et pleurent,

l'œil battu et le cheveu terne, ou se tuent avec des compagnons tapageurs dans des accidents de voiture calamiteux. C'était déchoir. Elles n'étaient pas friandes de potins scandaleux et lamentables ; elles se nourrissaient du lisse, de l'immémorial, des bibis pimpants, des carrosseries fuselées, des tweeds entraperçus, des frimas écossais, des blondeurs discrètes, des Derby à Epsom, de la distance et du faste, de ce qui, toujours, sépare. La mince religion d'Annette était là, résistait en elle, insensée, aux avanies des années. Mais elle n'était pas seule. Il y avait Éric. Qui grandissait, pâle, indécis et tout retiré en lui-même, doux, tendre encore ; mais là, posé là, vivant et promis à durer ; et à elle, Annette, confié. Il n'y aurait pas de recours du côté du père, de ce qu'il était devenu et de cette vie molle qu'il s'était finalement faite après bien des cahots et des heurts à Dunkerque, on ne savait pas pour combien de temps, avec une femme et les enfants de cette femme, entre la bière, la télé et le RMI. Elle n'avait pas parlé avec sa mère, pas décidé avec elle, ne s'était pas confiée. À qui et comment dire ce qu'elle ruminait autour de l'annonce, d'une annonce qu'elle passerait peut-être, dans un gratuit d'abord, pour voir. Mais oser. Monter à l'assaut. Se dire, en

trois paroles. Avec cette lassitude que l'on avait et ce que l'on sentait en soi de découragé, d'irréparable, d'inconsolé. Comme si tout avait été déjà dépensé et répandu, jadis, en pure perte, pour lui, Didier, pour ses dix-sept ans, pour les brèves fêtes des corps assemblés ; et pour ce qui s'en était suivi, cette litanie navrante des espoirs poisseux, des luttes sauvages, des recommencements fades. Pour rien. Et les corps, justement. Dans les annonces qu'elle lisait, elle comprenait que c'était dessous, tout le temps, à vif, la question des corps du corps du sien. Il faudrait reprendre du service avec ce corps que l'on avait de presque quarante ans, le désastre annoncé des cuisses très blanches marbrées de veinules bleues, le ventre, les seins qui étaient, qui pouvaient être enviabiles, encore ; mais. Il faudrait montrer, se montrer, vouloir, être voulue, s'empoigner, au-dessus, loin, loin de la fatigue épaisse du vivre. Annette avait lu l'annonce de Paul chez le dentiste, elle n'y serait pas allée pour elle, elle attendait Éric, elle était seule dans la petite pièce jaune et confinée ; elle avait pris la feuille, tant pis, l'avait déchirée, pliée en quatre, ce qu'elle ne faisait jamais d'habitude, jamais. Il faudrait lire plusieurs fois et bien comprendre pour savoir comment répondre au

journal. Elle n'aurait répondu à aucune autre annonce dans ce journal. Elle aimait le mot agriculteur. C'était un vrai métier, pas une de ces misères à goût de vomis, pas un boulot d'esclave à domicile, de chair d'usine, d'hôtesse de caisse. Il y avait le mot doux dans l'annonce, doux quarante-six ans cherche jeune femme aimant campagne. Aimait-elle la campagne. Était-elle jeune. Plus jeune. Oui. Elle était plus jeune que l'agriculteur de l'annonce domiciliée numéro CF41418. Elle répondrait. Elle appellerait au numéro du service vocannonce, elle serait d'abord à l'abri du téléphone. Elle essaierait. Pour ça elle aurait la force. Il le faudrait. Un autre hiver flasque commençait dans le vide de Bailleul. Éric. Il était sorti du cabinet du dentiste, gentil, un peu dolent, pressé de rentrer et d'être avec elle, eux seuls les deux, dans la petite cuisine. Il ne deviendrait pas quelqu'un comme ça, il n'aurait pas de place, il ne ferait pas sa place. Elle devait changer, partir, inventer, ailleurs et autrement. La campagne pourquoi pas. Ailleurs. S'arracher.

Annette recommencerait à conduire, il le fallait. Elle n'avait que fort peu pratiqué le mâle

exercice. Quand son père vivait encore, on avait toujours roulé dans de modestes véhicules d'occasion dont on usait avec parcimonie, par crainte d'éventuelles défaillances qui auraient suscité d'insurmontables dépenses. Après la mort du père Annette avait poussé en ses ultimes retranchements la voiture qui serait la dernière. Ensuite on s'était habitué, on avait inventé des palliatifs, sans jamais quémander auprès des voisins ou connaissances ; on avait marché, on avait rusé de mille manières, sué sur des vélos, porté des paquets, attendu des cars poussifs et des trains buissonniers ; on s'était arrangé, oubliant jusqu'au souvenir même des commodités automobiles. À Fridières Annette renâcla devant la grosse voiture de Paul, un rien vétuste, qui inquiétait par ses dimensions généreuses et cette façon têtue qu'elle avait de déborder sans vergogne sur l'espace de la route, à la fois devant mais aussi et surtout sur les côtés et derrière, là où le regard ne saurait se porter directement, aux confins extrêmes du coffre interminable. Paul avait alors proposé sa Dyane tout terrain, dite le carrosse ; beige, antédiluvienne, humble et vouée à d'agricoles usages, fleurant bon en toute saison le grain des poules, la paille, la ficelle, la terre mouillée, le

bois, la bouse, le lait et la pierre à aiguiser, la Dyane historique, depuis longtemps amputée de sa banquette arrière, subit un impitoyable nettoyage et fut dotée de housses neuves. Le matin du 14 juillet Paul dispensa une leçon inaugurale au terme de laquelle, paternelle et déterminé, il confia à Annette les clefs de la Dyane et la médaille patinée du saint Christophe qui avait jadis, à l'instigation des oncles, présidé à ses propres débuts de conducteur. On comprenait, arrivant à Fridières, combien la voiture y était un indispensable appendice. Nicole avait la sienne et les oncles bichonnaient la leur, une commune et vénérable Citroën qu'ils n'exhumaient plus qu'à titre exceptionnel, pour descendre au bourg à un enterrement, par exemple, si toutefois ils jugeaient opportun d'honorer le défunt ou la défunte par leur double et autonome présence. Dans le cas contraire un seul oncle suffisait qui serait alors véhiculé par la diligente Nicole, laquelle assisterait éventuellement à la messe, ou attendrait dans sa Panda en écoutant radio Monte-Carlo, ou remonterait à Fridières dont elle redescendrait à l'heure adéquate pour récupérer l'oncle aîné, debout, campé, à l'entrée du cimetière ou devant l'église, les mains nouées sur sa casquette d'apparat. Pour les oncles la

conduite de la voiture se pratiquait à deux, et Paul ne se souvenait pas qu'ils eussent jamais dérogé à cet usage singulier, même en la pleine force de l'âge. Désormais, et ce depuis onze ans, depuis l'achat de la languide Citroën BX diesel vert sapin métallisé, chaque dimanche en fin de matinée entre onze heures et midi, les oncles dégourdissaient la voiture. On la démarrait, et elle vrombissait longuement dans le garage étroit dont les portes avaient été au préalable ouvertes au plus large ; une marche arrière et quelques manœuvres délicates se révélant nécessaires pour extraire le précieux véhicule de son étui et de la cour, directives mimées et injonctions vociférées se succédaient, l'un des oncles s'évertuant au volant tandis que l'autre se plantait en sémaphore devant les cages à lapins en toutes circonstances et saisons. Seule la neige empêchait la cérémonie, et encore fallait-il que la couche tombée fût assez sérieuse pour dissuader les coéquipiers intrépides. On n'allait pas loin ; selon un itinéraire immuable, on se rendait aux limites de la propriété afin d'examiner les terres les plus écartées, et, le cas échéant, bêtes et clôtures, d'un regard que la vigilance requise par la bonne conduite du véhicule, toujours à moins de cinquante kilomètres

à l'heure, ne privait qu'en partie de sa coutumière acuité. L'affaire était connue dans le pays, le dimanche entre onze heures et midi les oncles de Fridières dégourdisaient la voiture ; s'ils n'étaient pas passés sur le pont des Chèvres à onze heures et quart et sur la place à onze heures vingt, on pouvait sonner le tocsin, la guerre était déclarée, le canton se trouvait à la dernière extrémité. Un détail, enfin, ravissait les habitués et fortifiait auprès d'eux la solide réputation d'originaux qui auréolait les oncles faussement jumeaux ; non contents de se succéder au volant d'un dimanche à l'autre, Louis et Pierre n'auraient pour rien au monde renoncé à la compagnie de Lola. Elle trônait, magnanime, la truffe écrasée contre la vitre, à la droite du conducteur tandis que le frère réduit au rôle de passager tenait le milieu de la banquette arrière. Annette s'accommoda de la Dyane, et réciproquement. Annette n'avait toujours conduit que les voitures des autres, voitures d'hommes, de son père au début, de Didier ensuite, de Paul enfin. Elle s'efforça sans tergiverser et s'appliqua ; elle sut retrouver des réflexes qu'elle croyait oubliés, enfouis, tant ils étaient liés pour elle à ces soirées noires où elle ramenait à la maison un Didier hébété d'alcool,

éructant des soliloques enragés quand il n'avait pas exigé, la repoussant sans ménagement en de pataudes empoignades, d'officier lui-même, sous le prétexte que même dans cet état ahurissant, il resterait toujours meilleur chauffeur qu'elle ; il aurait pu être pilote, lui, pilote de rallye ou de moto ou d'avion ou d'hélico de bombardier de n'importe quoi, comme tous les hommes de sa famille c'était dans le sang ça s'apprenait pas il avait pas appris, on pouvait le faire souffler dans le ballon ça serait pas la première fois ni la dernière, on pouvait toujours s'acharner parce qu'il avait trois bières ou dix ou vingt dans le coffre on lui retirerait le papier rose il conduirait quand même. Annette savait, avait su tout de suite quand, à Nevers, en janvier, elle avait été assise pour la première fois à côté de Paul dans la lourde voiture grise, que celui-là, l'homme de l'annonce, le doux, l'agriculteur qui avait avalé tous ces kilomètres de route pour la connaître, n'était pas de cette chapelle des fous du volant. Quelque chose, cependant, de ses tremblements anciens remontait, c'était irrépressible, dès qu'elle prenait la place de l'homme dans une voiture. Elle allait devoir, contrainte et forcée, enchaîner les gestes, les bons, sans brouillonner sans hésiter, dans l'ordre, la main ferme,

la nuque souple, l'œil aux aguets. Tout à la fois. Il faudrait devenir cette femme impossible qui n'existait pas et l'épreuve de la conduite dénoncerait l'imposture. On serait confondu, convaincu de fausseté, écrasé de n'avoir pas, ouvertement, le droit d'être, ni là ni ailleurs. On serait annulé. Mais ce jour de 14 juillet, dans la cour de Fridières, sur le chemin, sur la route bleue, la rutilance était telle, et telle encore l'exubérance des matins neufs, que la vieille nausée, si elle la saisissait, et elle l'avait saisie, une sueur grasse avait englué ses aisselles ses paumes, la vieille nausée n'avait pas eu raison d'elle. Il y avait Éric, assis posté sur le mur avec Lola, les oncles dans le jardin, et Nicole en embuscade derrière la fenêtre de la cuisine. Nicole si véloce, au vu et au su de tous inlassable et souveraine en sa Panda immaculée. Et il y avait Paul qui ne savait pas, ne pouvait pas et ne devait pas savoir, Paul qui voulait que ce soit simple, qu'elle conduise de nouveau, puisque, il le disait en riant, ça s'oublie pas c'est comme le vélo, et dans ce pays on a pas le choix, et quand on a une aussi belle photo sur son permis on le laisse pas moisir dans un tiroir. Annette peinait parfois à se reconnaître sur cette photo de ses vingt ans, comme

intimidée par la douceur tendue de ce visage qu'elle avait alors, de ces yeux clairs et grands, pas encore effarés, et de ce sourire sage étiré sur sa bouche fraîche.

Annette avait appris les bruits de la maison. Il y avait les bruits du dessous, les bruits de Nicole et des oncles, des sifflements dans la tuyauterie quand ils ouvraient ou fermaient un robinet, ou le chuintement têtue de la Cocotte-Minute ; la machine à laver ahanait, un salmigondis d'émissions de télévision montait du sol, faisant tapis ; on reconnaissait les indicatifs, on était, en haut, sur la 2, ou la 3, quand on errait, en bas, de la 1 à la 6 en passant par TV5, ou une chaîne italienne, ou LCI, ou Eurosport, les oncles ayant cédé aux charmes insoupçonnés de la télécommande et zappant avec une férocité décuplée par l'installation de la parabole au grand dam de Nicole qui n'en pouvait mais, n'étant pas maîtresse du fatidique engin. De Nicole et des oncles on devinait tout ; on finissait par savoir, même elle, Annette, l'étrangère, comment ils se tenaient autour de la table sans Paul, avec, à la droite de Nicole, cette chaise vide qui ne serait pas repoussée contre

le mur. La place du frère était là, restée là, marquée, comme en attente. On ne changeait rien, on ne changerait rien ; qui savait le fin mot de l'histoire, et si. Il y reviendrait alors, à la table, en bas avec les siens ; il serait là, comme avant, dormant et faisant ses ablutions à l'étage en ses quartiers, mais reculant devant la nécessité de prévoir de quoi manger, d'y penser de se le procurer de le préparer, de s'occuper de toute cette intendance que l'atavisme confiait aux femmes. Bien content de mettre les pieds sous la table et de s'asseoir avec ceux du sang pour ingurgiter la commune et roborative pitance dispensée par la sœur nourricière. Les bouchées faisaient bosse le long des cous maigres des oncles, raides dans des chemises à carreaux boutonnées dûment. On voyait descendre la protubérance avec lenteur, dans l'effort. Les oncles, dans l'acte de manger, se montraient méthodiques. Ils ne manifestaient ni contentement ni déplaisir ; sérieux, ils se remplissaient le corps. Un dessert suscitait parfois de leur part un compliment parcimonieux que Nicole, la frange furieuse, recevait en pleine face, faisant mine de ne rien entendre, malmenant à grand fracas sa chaise pour se saisir en toute urgence d'un torchon

abandonné sur la gazinière ou servir à la hâte dans les verres légèrement bombés le café encore trop chaud. Annette prenait soin de ne pas épier, de ne pas attendre et de glisser sur le plancher, attentive à ne pas signaler sa présence à ceux d'en bas qui en savaient déjà et toujours trop depuis le début, accablés dès le premier jour et, elle le sentait, fort peu enclins à se résigner. Éric, silencieux par nature et comme rompu de naissance à se faire oublier, connaissait les obscurs commandements de cette religion de la discrétion. Annette voulait espérer que ceux d'en bas finiraient par s'endormir, par les oublier, pour mieux se rendre compte un jour, ensuite, que les deux, eux, la femme et l'enfant, les recueillis, faisaient désormais partie du paysage, avaient creusé le sol sous eux, pris corps et racine, au point que l'on ne saurait leur retirer ce qui était acquis pour les renvoyer au rien, à ce flottement des petites villes hagardes où des femmes élimées élèvent seules les enfants dans des logements de hasard. Annette gardait au fond d'elle sa peur ancienne et s'appliquait à lui tenir tête tant il fallait à Fridières tout apprivoiser. Les bruits de la nuit étaient une aventure. Elle ne les avait ni supposés ni redoutés, n'ayant vécu

auparavant que dans des espaces confinés et chiches, avec son père et sa mère d'abord, dans la maison étroite collée à la rue et à d'autres maisons, avec Didier ensuite, ou Éric, dans divers appartements sans mystère. Les bruits de la nuit n'appartenaient pas aux vivants. Ils avaient partie liée avec d'autres forces qui, à Fridières plus que partout ailleurs, se cachaient derrière l'apparence des choses. La lumière du jour, fût-elle en hiver avare et sans aménité, tenait à distance ce qui, aux premières poussées de nuit, se déployait pour tout prendre. Annette avait réfléchi ; des hommes, des femmes étaient nés et morts dans cette maison, dans les chambres du bas dont on apercevait, l'été, quand les fenêtres étaient ouvertes, les entrailles encombrées de meubles luisants. Dans ces lits où dormaient les oncles, où ils mourraient peut-être, par surprise, du moins le demandaient-ils, affirmant leur refus de l'hôpital, de la vieillesse parquée en collectivité et de l'acharnement médical, dans ces lits hauts des oncles étaient morts ceux et celles de leur sang. Annette sentait des présences, la maison frémissait, des frissons couraient d'un bout à l'autre. Derrière la cloison dérisoire de la chambre s'ouvraient le gouffre de la grange, et,

sous elle, celui de l'étable, qui, la nuit venue, malgré l'éclairage sommaire, cessait d'appartenir au monde connu, sombrait coulait à pic dans le noir. Elle n'avait pas eu vraiment peur, même au début. La maison de pierre et de bois était un bon refuge, un lieu sûr, elle le devinait, et pas seulement grâce à Paul. Cette maison ne voulait pas de mal, elle avait certes ses humeurs et parlait, la nuit ; mais on pouvait s'y tenir au chaud. Les vieux morts ne mordraient pas, leurs noms et prénoms étaient gravés sur la plaque au cimetière, des Eugénie, Joseph, Marie, Jeanne, ou Alphonse, Pradier, Durif, Rongier. Annette était allée les visiter, une fois, à l'automne de la première année, avait lu les prénoms, flanquée de Paul qui disait n'en avoir connu aucun, à l'exception de ses grands-parents maternels, les parents des oncles, dont il conservait une image floue de créatures sèches penchées sur des assiettes de soupe. On ne négligeait pas ses vieux morts, ils avaient leur chrysanthème à la Toussaint, ils étaient en paix. Plus que les vivants. Annette l'avait souvent pensé ; les morts n'avaient pas à se battre, c'était fini pour eux et facile ; plus facile que pour Nicole qui défendait son territoire et son rang auprès du frère. Pendant les

premières nuits, nuits de juillet, de plein été, Annette s'était émerveillée de s'endormir, fenêtres ouvertes, dans le friselis limpide des cloches des vaches répandues de part et d'autre des bâtiments, le troupeau de Paul dans le pacage du haut et celui du voisin en lisière du bois de hêtres qui cernait le hameau. Tant de douceur onctueuse, tant de grâce nuitamment dévolue à ces bêtes lourdes et lentes la stupéfiait. À l'automne seulement, quand on avait fermé les fenêtres de la chambre, et, plus tard, rentré les bêtes à l'étable, Annette avait entendu le langage de la maison, de son armature, de ses jointures raidies de froid, de sa grande carcasse sèche toute suspendue à l'épine dorsale de la charpente rousse dont au début Éric avait compté et recompté les poutres, sans jamais arrêter son calcul, la tête renversée, bouche ouverte, tenace et muet, suivant du regard les acrobatiques agissements des hirondelles empressées auprès de leurs nichées. Paul avait expliqué que les hirondelles reviennent chaque année dans les maisons, si elles ne reviennent pas, ça n'annonce rien de bon ; mais à Fridières, elles étaient toujours revenues, Paul ne se souvenait pas de saison sans hirondelles, les oncles non plus qui étaient nés là, n'avaient jamais

quitté la maison et n'oubliaient rien des choses anciennes. Alors, on était tranquille, avait conclu Éric rapportant à sa mère cette conversation entre hommes. Un peu plus tard, il avait ajouté, rieur, que d'après Paul on savait pour le ronflement. Le ronflement d'apocalypse qui, tôt dans la nuit, montait, puissant et souverain, impérial et tonitruant, des chambres du dessous, était celui de Nicole ; elle s'en trouvait mortifiée, refusait de le reconnaître, poursuivant d'une ire acerbe quiconque osait en sa présence la plus infime allusion à certains ronflements sonores dont on pouvait, à Fridières, être bercé en début de nuit au moment de trouver le sommeil. La nièce poussait l'art du camouflage jusqu'à prétendre être elle-même incommodée chaque soir par l'éblouissant numéro de duettistes des oncles qui semblaient se donner la réplique d'une chambre à l'autre, plus volontiers diserts la nuit que le jour. Annette avait souri, émue soudain de voir une confiance toute neuve pousser sa pointe douce entre Éric et Paul, amusée aussi, un instant, de penser à cette Nicole revêche et guerrière vainement empressée, depuis des années sans doute, à bouter hors du logis le soupçon rigolard d'une supplémentaire disgrâce.